

LES CAUSES

Et pourtant nous valons mieux que cela. Un jugement trop hâtif, fondé sur ce fait, ne nous rendrait pas justice. Comment en sommes-nous donc venus à mettre ainsi toutes les apparences contre nous ? quelles sont nos excuses, nos explications — qui seront, hélas ! toujours trop longues pour être jamais bien comprises — ? Quels sont les chemins qui nous ont conduits à ce pilori, qui nous y a engagés, et puis poussés ?

La haine de race et la politique nous ont fait tout ce mal. A la faveur de la guerre européenne, les Anglais du Canada — et, une fois pour toutes, j'entends par là, non pas les esprits élevés qui sont nombreux parmi eux, mais tous les autres — les Anglais ont accentué sans pudeur leur lutte anti-française ; les chefs de nos deux partis ont eux aussi porté à son plus haut — ou son plus bas — degré d'opportunisme le régime de concessions à outrance auquel ils s'entraînent depuis vingt ans. On s'est donné la main, en haut lieu, pour nous mener, consciemment ou non, à l'abîme.

Qu'est-il arrivé, en effet ? Et pourquoi perdrons-nous le bénéfice du beau geste d'août 1914 ? Car, au début, nous avons tous été parfaits. La participation du Canada à la guerre européenne fut acceptée sans qu'une voix s'élevât pour s'y opposer. La civilisation était l'enjeu de cette guerre, la France et l'Angleterre étaient alliées et menacées ; tout le monde marcha. Et dans le premier contingent, nous avions, nous Canadiens-Français, notre part proportionnelle de soldats vraiment canadiens.

Et ce n'était pas seulement un enthousiasme populaire : nos chefs, tous nos chefs, y contribuaient : les deux partis décidaient la trêve ; notre épiscopat envoyait sa bénédiction et son encouragement à ceux qui s'enrôlaient ; et le chef nationaliste, " en réservant toutes les solutions politiques et constitutionnelles " (comme il était sage de le faire) acquiesça " à une intervention nationale inspirée par le seul souci des intérêts canadiens " 1).

Le spectacle était beau de ces jeunes nations volant au secours de leurs mères-patries. Et notre raison ne s'effrayait

---

(1) Henri Bourassa, *Le Devoir et la guerre*, p. 17.